Mohammed Dib

La nuit sauvage

Albin Michel

La nuit sauvage

Mohammed Dib

La nuit sauvage

NOUVELLES

Albin Michel

© Éditions Albin Michel S.A., 1995
22, rue Huyghens, 75014 Paris

ISBN 2-226-07801-0

L'œil du chasseur

— Tu les connais, tu sais comme ils sont, dit-elle sans lever la tête, sans me regarder.

Une enfant tôt grandie ? Une femme. À voix basse, âprement, elle poursuit :

— Je ne tiens pas à avoir des histoires. Je ne veux pas qu'il me tombe un tas d'histoires sur le dos. Et peut-être plus. Que j'aie la gorge tranchée, ou bien...

Ces hanches, ces seins sous la légère robe droite. Une femme. Les yeux braqués sur les terrasses qui émergent par-delà une ligne de crêtes, j'écoute et n'écoute pas. D'abord la dépression nue qui, d'ici, va en se relevant pour s'étendre en plate-forme aussi nue et mourir sur cette barre rocheuse puis, visibles au-dessus, leurs solives pointant de part et d'autre : les terrasses en torchis arrosées de chaux. Le gros du village bascule hors de vue à contre-pente. Je ne suis là qu'en étranger.

La tête courbée, elle continue, même voix, même ton :

— ... le ventre ouvert !

Elle redit, et sa figure coléreusement butée vire au rouge brique, une gentille figure pourtant, avec son tatouage bleu au front :

— Tu les connais. Je ne veux pas qu'un tas d'histoires me tombent sur le dos.

Je profère des injures.

Et tout ce qu'elle fait, elle relève la tête. Elle la relève et ses yeux de panthère me dévorent. Ils me défient aussi; en même temps, elle recule. Je la suis. Elle arrive insensiblement jusqu'à un fourré de cactus. Les monstrueuses verrues jaunes, grasses, des fruits déjà mûrs criblent ces moignons de chair verte. Je m'arrête, à peine, pour glisser un nouveau regard vers les maisons, ou ce qu'on peut en voir; — mais toujours personne. Et quand je vais pour reprendre mon avance, elle, misère, de ses yeux brûlants, elle dresse une barrière devant moi.

Postés en haut de ces rochers entre les cactus, les oliviers sauvages, nous nous dévisageons. Ardente mer de craie, la plaine miroite loin en bas.

Elle recommence :

— J'aurai la gorge tranchée.

Elle me toise sans ciller. Mes injures n'ont eu aucun effet sur elle. Ses prunelles enfiévrées dressent le même mur, un mur qui m'empêche de faire un pas de plus.

Prête à crier, tentée de le faire, mais se retenant, elle dit encore :

— La gorge tranchée ou le ventre ouvert et tous

les autres seront là pour les aider, si mes bourreaux n'y arrivent pas seuls ! Et à cause de qui ? D'un vagabond, d'un pourceau qui fourre son nez partout.

Je demande :

— Nom de nom, cet individu, où il est ?

— Ici. Derrière ces cactus.

Plus enfant et moins femme, elle fait alors du menton un bref signe de côté.

— Il est étalé comme une viande qu'on mettrait à boucaner. Un vermineux qui va mendier de gourbi en gourbi et qui, après s'être rempli la panse, vient se vautrer là-derrière, passer des heures à roupiller. Il a tout vu.

Je ne sais plus à qui j'ai affaire. Une enfant ? Une femme ? Je dis :

— Tu en es sûre ?

Un rire rauque se brise dans sa gorge.

— Si j'en suis sûre ! Je te dis qu'il sait tout. Et maintenant il ronfle de l'autre côté de ces cactus. Il ne se réveillera pas avant *l'aaçer*.

— Et tu m'as conduit...

— Il s'amène tous les jours, et qui le connaît ? Personne. Lui-même ne connaît personne, il est plus seul qu'un chien. Une bête errante, c'est tout ce qu'il est.

Sa voix se fait de plus en plus sourde et finit par se fondre dans le vent qui marmonne de la même voix sa propre histoire. M'enveloppant de leurs flammes, les yeux ne me quittent pas. Belle pour votre malheur, non une enfant ; une femme.

Je répète :

— Et tu m'as conduit ici...

Le vent ou la voix — le grondement, l'intonation sinistres, poursuivent, ignorant ma remarque :

— S'il m'arrive quelque chose, s'il m'arrive la moindre chose...

J'arrête ça en lui disant :

— Et alors ? On verra.

Elle rengaine sa plainte de cinglée mais adopte aussitôt un accent railleur pour s'inquiéter :

— On verra : quand ? Quand ils me tomberont dessus ? On verra, une fois qu'il sera trop tard ?

— Nous avons tout l'après-midi devant nous. Il y a du temps de reste.

Son visage s'éclaire furtivement.

— L'après-midi. Cet après-midi ?

Et elle risque la question, une drôle de question :

— Et même, y aurait-il tellement de temps que ça ?

Disposé à prendre les choses du bon côté, j'explique en riant :

— L'ombre de cet olivier entoure exactement le pied de l'arbre. Il lui faut beaucoup de temps pour s'allonger, s'éloigner. Lorsqu'elle aura touché l'horizon, ou presque, l'animal, si c'est là-derrière qu'il est, fera bien de se réveiller. Parce que ce sera l'heure.

Bouche grande ouverte, aspirant l'air en feu, pour une fois elle crie :

— Ah oui ! Et en attendant, il ne faut pas déranger sa seigneurie !

Elle étouffe son cri, avale encore avidement de l'air comme s'il n'allait plus y en avoir. Elle a de nouveau son regard égaré.